

LE CANADA

Journal Quotidien du Soir.
ABONNEMENT:
Un An, en Ville - \$4.00
Un An, par la Poste \$5.00

LE CANADA

OSCAR McDONELL - - - - - Redacteur.

LA VALLEE DE L'OTTAWA

Edition Hebdomadaire du Journal
LE CANADA
ABONNEMENT:
Un An, en Ville - \$4.00
Un An, par la Poste \$5.00

12eme. Annee. No. 251.

Ottawa, Lundi 28 Decembre 1891.

Le Numero : 2 Cents.

COUR DE NAPOLEON III

CHAPITRE VIII
LA GUERRE

Quelle étude, il y aurait à faire sur les personnages qui étaient groupés alors autour de l'Impératrice ! Je les voyais se chercher, s'interroger, se maudir tantôt la crainte, tantôt l'espoir, selon les événements et selon les propres sentiments qui les inspiraient. Au milieu de tous, surtout, une femme, Mme L..., inquiète, n'ayant qu'une préoccupation : sauver du naufrage ce qui lui appartenait, démenageant déjà l'appartement qu'elle possédait aux Tuileries, jetait le désarroi et l'effarement. D'autres répandaient l'alarme également, et c'était comme un sauve-qui-peut, avant même le combat.
Quant à l'Impératrice, elle donnait l'exemple de la force, de l'énergie, et par son intelligence initiative tenait, seule, les rênes de ce gouvernement qui agonisait. Personne n'eut comme moi ce que cette femme eut de courage, en cette heure suprême, les nuits qu'elle a passées sans prendre le moindre repos, faisant l'admiration de tous, luttant contre l'adversité avec une impassibilité superbe.

songeant plus qu'à l'Impératrice, je me hâtai de regagner le château, de l'avertir du péril qui la menaçait.
" Comme j'étais dans le vestibule, je le trouvai désert, tous les serviteurs ayant fui. Seul, le cent-garde de faction à la porte des appartements de Sa Majesté était resté.
" Je parcourus, affolé, les diverses pièces de ces appartements et allai ainsi jusqu'au cabinet de toilette de l'Impératrice.
" Il n'y avait plus, aux Tuileries, l'ombre même de ceux qui en avaient été les hôtes.
" Toutes les portes étaient ouvertes, le désordre était partout et, de-ci, de-là, des boîtes vides, des cadres sans toiles, des objets divers indiquaient un bouleversement hâtif, un départ précipité.
" La porte communiquant avec la galerie de Diane était ouverte également. Je la franchis en courant. Et au moment même, j'aperçus deux personnes en noir qui s'engageaient dans la galerie du Louvre. C'étaient l'Impératrice et Mme Le Breton. La porte se referma sur elles et je ne devais plus les revoir.
" En revenant sur mes pas, je me rencontrai avec le cent-garde qui, impertinable, n'observant que sa consigne, continuait tranquillement sa faction. Je le relevai de son poste et l'envoyai rejoindre ses camarades.
" Dans l'escalier, je me trouvais face à face avec le général Lepic, en uniforme. " Nous descendîmes à son cabinet et, après avoir fermé les appartements, aidés de l'huissier Robin et d'un mobile, nous quittâmes le château.
" Derrière nous la foule prenait possession des Tuileries.
" Cette page, dans sa sécheresse littéraire même, renferme, je le répète, un sentiment dramatique très intense. Elle sonne le glas du second Empire, en ses moindres détails, le glas, aussi, de choses aimées par celui qui les a écrites, et chacune de ses phrases tombe sur tant d'espoirs déçus, sur tant d'affection perdue, comme les notes murmurantes des cloches - dans les villages - descendant sur les cercueils.

LE DEPART DE NAPLES ET L'ARRIVEE EN CORSE
On sait à la suite de quelles circonstances, Joachim Murat qui, par la volonté de l'empereur Napoléon, avait pu régner dix ans sur le royaume de Naples et les Deux-Siciles, avait abandonné sa capitale le 19 mai 1815.
Après avoir accepté le commandement en chef de toutes les armées des puissances alliées en Italie, lors de la campagne de 1814, il s'était décidé en 1815 à repousser les Autrichiens jusqu'aux rives du Pô, entraînant avec lui une partie de l'Italie; mais bientôt la désertion de son armée, où l'on avait fait courir le bruit de sa mort avec la nouvelle d'un débarquement de la flotte anglaise à Naples, l'avait contraint à fuir son royaume. Après avoir atteint avec quelques-uns de ses fidèles un petit port des côtes de la Provence, il était venu se réfugier à Toulon où on ne l'inquiétait point tout d'abord, et où il put entrer en relation par correspondance avec sa femme, Caroline sœur de Napoléon Ier, fixée en Autriche sous le nom de comtesse de Lapano.
Bientôt, cependant, il s'était senti épié, menacé, puis poursuivi, et réduit à se cacher dans les retraites les plus humbles il n'échappa un jour aux perquisitions qu'en restant blotti dans un trou creusé par un paysan et dissimulé sous des feuillages. A partir de ce moment, il résolut de quitter le sol de la France et, d'accord avec trois de ses aides de camp, organisa son départ pour la Corse, frétant un navire marchand, sur lequel il déposa ce qu'il avait pu sauver du loquet naufrage. Mais le jour où, arrivé au rendez-vous au large à bord de son canot, en vue du bâtiment qui l'attendait, il se levait déjà pour accoster, il vit, par suite d'une erreur de destination, le navire virer de bord, et resta seul, impuissant, au milieu des flots.
Sans se décourager, l'ex-Roi renouela sa tentative, noua des relations avec un capitaine de frégate du nom d'Oleto qui lui ménagea l'appui du commandant du bateau-poste faisant le service de la Corse, et, allant au-devant à plusieurs lieues au large avec un canot, il fut enfin reçu à bord et débarqua à Bastia le 22 août 1815.

LE DEBARQUEMENT.-LA LUTTE.-L'ARRÊTATION.
L'abbé compte quatre officiers et vingt-six soldats qui viennent de sauter à terre (alors qu'on était deux cent cinquante au départ d'Ajaccio); tous sont armés; l'un d'eux, qui a tiré l'épée, marche en avant dans l'attitude du commandement, il est coiffé d'un chapeau à cornes avec un nœud tricolore orné de diamants. La barque vient de passer rapidement devant la Sânta sans répondre aux cris des préposés et déjà le chef s'est élancé vers la ville, excitant ceux qu'il rencontre à crier : " Vive Joachim, Roi de Naples ! " On arrive à la place, à moitié remplie par les paysans, car c'est jour de marché, et tout le groupe s'avance en poussant des vifs auxquels personne ne répond. La foule semble plus surprise qu'effrayée; la plupart désarmés s'empressement de recharger les mules et les chevaux et quittent la place.
A la porte de la Marine, des légionnaires font l'exercice; Murat court à eux et leur crie à voix haute : " Vous êtes mes soldats, obéissez; montez; la force, enlever ce drapeau et remplacez-le par celui de votre Roi Joachim ! " Et, en même temps, il leur donne la bannière qu'il a prise des mains d'un soldat; puis il ordonne à un genarme de lui amener un cheval et somme tous les autres de le suivre vers Monteleone. Ceux-ci se dirigent vers les portes, les ferment, et courent appeler leurs chefs.
Le Roi a compris le danger. Suivi du général Franceschetti, du capitaine Pernice et de tous les siens, et prenant pour guide un de ses anciens compagnons de Leipzig qu'il a rencontré là, tous forment un groupe compact et marchent sur Monteleone; mais le capitaine Trinta Capelli, commandant la province de Cosenza, accourt avec des forces, les di vise en trois groupes et les lance sur les agresseurs, de manière à leur couper la retraite.
La poursuite est vive, les habitants sont nombreux, ils sont armés de bâtons et de fusils de chasse; les Corcés sentent que la retraite va leur être coupée, se jettent dans un champ d'oliviers, par lequel ils croient pouvoir échapper, mais tandis que Trinta Capelli les talonne, un groupe d'assaillants leur barre la route. Murat n'hésite point, il se retourne, va droit au capitaine des genarmes et, le pistolet à la main, le menace de le brûler s'il approche. Trinta Capelli hésite, une sorte d'armistice s'établit. Murat resté presque seul avec Franceschetti et Pernice, essai de l'intimider et de le séduire; mais le temps presse, la retraite leur sera coupée; profitant d'une collision entre l'avant-garde et les siens, il se précipite à la plage, suivi de ses deux compagnons.

Les halles sifflent à leurs oreilles; ils traversent des plants d'oliviers trouvant à chaque pas un obstacle et trébuchant contre des souches. A plusieurs reprises, le Roi s'est effaissé et ses deux compagnons ont peine à le suivre; les voilà parvenus à un torrent, au pied du fort Validea que Murat lui-même a fait construire; encore quelques pas et ils seront à la plage où ils trouveront Barbara et sa barque. Mais la plage est vide, un seul bateau de pêcheur reste abandonné sur le sable; Barbara a pris le large et s'est mis à l'abri des canons du fort !
Cependant le peu d'avance que les trois fugitifs ont pris sur les assaillants, leur permet encore d'espérer qu'ils pourront mettre cette barque à flot, mais une grêle de balles pleut au tour d'eux; le capitaine Pernice tombe mort frappé au front, et Franceschetti est blessé à son tour. Le Roi n'a plus pour rampart que cette barque légère et pour défenseur que son aide de camp hors de combat; alors descend une horde de paysans et de soldats qui vont les acculer au rivage.
Le premier qui atteint Murat est un pêcheur, Pasquale Gressi, qui, tout en courant à lui, cherche à éviter l'arme qu'il brandit; le Roi essaie de le désarmer et échange avec lui quelques paroles. Plus tard, on a trouvé dans les mains de ce Grec une bague précieuse, ayant appartenu à la reine Amélie d'Espagne, que Murat portait à son doigt. Un second, un menuisier, Fortunato da Cela, arrive à son tour; il est certain qu'il a parlementé, car on a aussi trouvé sur lui des pièces d'or qui provenaient du Roi.
Enfin le flot monte; toute une population grossière, mêlée de femmes et d'enfants, se précipite sur ces deux hommes désarmés; elle va se livrer sur la personne du Roi aux plus odieux outrages.
Un serrurier, Sardaneli, s'est emparé d'un chapeau d'uniforme, dont la ganse et le nœud ornés de dix huit brillants s'écherra plus tard en dépoilant le Roi au capitaine Trinta Capelli; les vêtements du Roi sont lacérés; il est haletant, à demi nu, en butte à toutes les injures. Pour le protéger contre cette lâche multitude, il faut l'autorité d'un certain Francesco Alcala, notable du lieu, respecté de tous, l'agent général des biens du duc de l'Infantado, qui intervenant, maintient la populace et donne l'ordre d'aller chercher des vêtements pour recouvrir le Roi. Cependant les genarmes s'emparent des deux personnages et on traîne Murat dans un caclot du fort, où on lui refuse jusqu'au verre d'eau qu'il demande.
Il semble que ce cruel épisode ait pu se passer en quelques instants, mais deux heures se sont écoulées depuis le débarquement jusqu'au moment où la force régulière organisée a arraché le Roi à la foule et a refermé sur lui la porte de la forteresse.

III
L'EXECUTION
On sent les compagnons du Roi Pernice, le capitaine, est mort; le général Franceschetti, gravement blessé, est enfermé avec lui; le maréchal de camp Natali, séparé d'une balle; les capitaines Lanbranchi, Biciani, Paquinoli, les lieutenants Mottolo et Galvani sont hors de combat. Blessés aussi, les deux valets de chambre; l'un, Armand, qui est venu de Paris rejoindre son maître à Ajaccio, et Boggi. Le cuisinier, Ferrari, a été aussi atteint. Pas un de ces soldats et marins qui suivaient n'a pu se soustraire à la poursuite des habitants et des genarmes.
Pendant la nuit du 8 au 9 octobre, vers deux heures, le général Vito Nunziante, commandant la deuxième division de la Calabre, est arrivé avec des forces, et, sur l'heure, il s'est présenté au Roi qu'il a traité en prisonnier de guerre, lui rendant hommage personnel, lui donnant sa propre chambre et obtendant à tous ses desirs, mais ne le perdant point de vue. Tous les matins, on annonce de nouvelles forces; les estafettes royales sont en mouvement et on communique avec la Cour. Le 10, une flottille anglaise croise devant le Pizzo. Un instant, Murat a pu conserver l'espoir de n'être et de rester qu'un prisonnier; ses officiers ont accés auprès de lui, des personnages civils viennent le soir prendre part à la conversation, et le général Nunziante le traite avec générosité et respect.
C'est le lendemain du débarquement

le 9 octobre, que le roi Ferdinand IV de Naples a connu les événements du Pizzo; avant dix heures du matin, le même jour, il a réuni le Conseil d'Etat. Deux estafettes, à deux heures de distance l'une de l'autre, ont été expédiées au général Nunziante qui réunira un Conseil de guerre, et, après jugement rendu, ne laissera s'écouler qu'un quart d'heure entre la notification et l'exécution pour l'accomplissement des actes religieux.
C'est la mort; on n'admet même point un autre verdict. Les soldats et officiers napolitains et siciliens, arrêtés en même temps que leurs chefs, seront soumis au même Conseil, exécutés dans le même délai, sous la responsabilité de la vie du général lui-même; des ordres formels sont donnés pour qu'à l'instant de l'exécution, le Roi en reçoive l'avis par télégraphe, par le retour des deux estafettes, par bateau ou tout moyen possible à employer.
Masdea insista avec chaleur, faisant comprendre qu'il était nécessaire d'imposer un démenti à ceux qui le calomniaient. Cet argument lui suffit, et Murat signa. Le soir même, la déclaration autographe était remise à l'intendant de Catanzaro qui la faisait parvenir au roi Ferdinand. A peine le prisonnier avait-il posé la plume qu'il fit un pas vers le prêtre et, d'un ton résolu, lui dit encore une fois : " Que la volonté de Dieu s'accomplisse ! " Le rapporteur ayant ouvert la porte; il n'eut qu'à franchir le seuil qui donnait sur une cour étroite où huit soldats sous les ordres d'un officier se tenaient sous les armes.
Cependant le prêtre, qui avait dû recevoir des ordres supérieurs, insista doucement, en présentant au Roi un papier sur lequel il demanda d'écrire : " Moi, Joachim Murat, déclare que je meurs dans la religion chrétienne apostolique et romaine. " Le Roi répondit : " Oui, je suis prêt, " et prit la plume; mais à peine avait-il écrit le premier mot, il s'arrêta, comme si cette insistance lui était pénible et si l'acte lui-même lui parût suffisant; et il refusa d'aller plus loin.
" Ainsi, dit Masdea, s'exprime l'ordre royal, lu par celui qui écrit ces lignes.
" Ce n'est que le 13 que le Conseil se réunira, il est composé de trois colonels, d'un capitaine, d'un lieutenant, d'un second lieutenant-rapporteur, auquel on adjoind un procureur général près la Cour criminelle des Calabres, et d'un secrétaire. Afin de représenter la défense, on a appelé d'office le capitaine sicilien Starago. Trois des membres qui siègent dans ce Conseil ont été sous les ordres de Murat, nommés par lui et faits chevaliers de l'ordre des Deux-Siciles.
" Le conseil entre en séance à midi, le vendredi, il n'en sortira qu'à minuit un quart, et, juste trois quarts d'heure après le verdict, aura lieu l'exécution. Au moment même où la décision est rendue, le rapporteur Francesco Froio entre dans la chambre du Roi et la lui communique, mais il ne lui indique ni le lieu ni le moment de l'exécution. Le condamné reçoit la terrible nouvelle avec calme; il demande à écrire à sa femme. La lettre que le Roi remettra au capitaine Starago non cachetée, avec une boucle de ses cheveux qu'il a coupée lui-même, en lui recommandant d'y joindre une coramine représentant Caroline sa femme, qu'on trouvera dans sa main droite après l'exécution, est écrite d'une main ferme; elle est datée du Pizzo, 13 octobre 1815 :
Ma chère Caroline,
L'heure fatale est arrivée, je vais cesser de vivre dans quelque supplice. Tu n'auras plus d'époux et tes enfants n'auront plus de père, souvenez-vous de moi; ne bannissez jamais ma mémoire. Je meurs innocent, victime d'un injuste jugement. Adieu, mon Achille ! Adieu, ma Letitia ! Adieu, mon Lucien ! Adieu, ma Louise ! Restez toujours dignes de moi. Je vous laisse dans un pays où vous êtes entourés d'ennemis. Soyez toujours unis, Dieu vous bénira. Ne maudissez pas ma mémoire, pensez à l'horrible douleur que j'éprouve au moment de mourir, loin de mes enfants, loin de mon amie, sans une main pour me fermer les yeux. Recevez ma bénédiction paternelle, mes tendres larmes et mes derniers embrassements. Adieu, encore adieu; je n'oublierai jamais votre malheureux père.
JOACHIM.
Il y a une lacune dans ce récit du condémné. Masdea n'ayant été appelé que le 12 à la forteresse, il ne nous dit rien de personnel à Murat depuis le 8 au soir jusqu'au moment où on l'introduit; mais nous savons par ailleurs ce qui s'est passé. Les historiens spéciaux, Colletta, Gallois, les mémoires de Franceschetti (qui ne l'a quité que le 12 à la nuit, le rapport du chevalier de Medici, chargé de la police, et les notices publiées le lendemain même de l'exécution dans le Journal des Deux-Siciles, soigneusement contrôlées par l'auteur des Ricordi Lucratiani, M. G. Romano, entrent dans quelques détails qui permettent de juger de l'attitude du prisonnier pendant ces cruelles journées.
La conduite du général Nunziante, qu'on a accusé dans quelques récits peu sérieux, semble avoir été parfaite, étant donnée sa situation. Excepté le refus de permettre au Roi de s'enfermer une dernière fois avec les généraux Franceschetti et Natali, Nunziante fit tout pour adoucir ses derniers moments. Ses deux compagnons le visitèrent à toute heure jusqu'au 12 à la nuit; on laissait venir du dehors quelques notables de la ville, et l'agent du duc de l'Infantado, qui s'était montré si humain pour le Roi, put communiquer avec lui. Le prisonnier était si libre d'esprit que dans la soirée qui précéda sa mort, il discutait encore en toute liberté les diverses probabilités du verdict à rendre. Il écrivit aux siens, il rédigea un historique de sa situation pour le général commandant en chef les troupes autrichiennes, et annonça son arrestation à l'ambassadeur d'Angleterre. Nous savons aussi que Natali lui lisait des *Drames* de *Melastee*, avant de se livrer au supplice.
Violent et impétueux dans les batailles, Murat se montra donc calme et digne en face d'un obscur supplice; le document nous rappelle par la chaîne Masdea et publié par M. Romano est à l'honneur de sa mémoire.
CHARLES YRIARTE.